

LE ROUGE ET LE BRUN. L'HEIDEGGÉRISME CLARIFIÉ PAR LES *CAHIERS NOIRS*

François Rastier

Presses Universitaires de France | « Cités »

2015/1 n° 61 | pages 123 à 137

ISSN 1299-5495

ISBN 9782130650867

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-cites-2015-1-page-123.htm>

!Pour citer cet article :

François Rastier, « Le rouge et le brun. L'heideggérisme clarifié par les *Cahiers noirs* », *Cités* 2015/1 (n° 61), p. 123-137.

DOI 10.3917/cite.061.0123

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le rouge et le brun
L'heideggérisme clarifié par les Cahiers noirs

FRANÇOIS RASTIER

APOLOGIES CONTRADICTOIRES

Prévue par le Maître pour couronner son œuvre, la publication des *Cahiers noirs* clôt le débat faussé sur l'antisémitisme de son œuvre. Pour éviter la question philosophique et celle du statut de l'œuvre, on ne parlera donc pas d'antisémitisme et de philosophie, mais de « Heidegger et les Juifs », pour bien distinguer *l'œuvre et la vie* (c'est le titre du chapitre de Trawny consacré au « commerce cordial [de Heidegger] avec les Juifs »¹.

1. Peter Trawny, *Heidegger et l'antisémitisme. Sur les « Cahiers Noirs »*, Paris, Seuil, 2014a, p. 133. *Heidegger und die Juden*, ce titre d'un colloque organisé à Wuppertal par Trawny en novembre 2014 avec une élite internationale, pourrait participer de l'iconisation, l'antisémitisme étant l'opinion d'une personne et non le ressort de l'œuvre ; il peut même passer pour un péché mignon, comme le nazisme dans le livre de Badiou et Cassin, *Heidegger, le nazisme, les femmes et la philosophie*.

Cités 61, Paris, PUF, 2015

Un retour à la normale a déjà eu lieu et, pour faire oublier des décennies de silences et de dénis, des éléments de langage reviennent : « Nous savions tous que Heidegger avait été nazi » (Cassin) ; « on n'apprend rien dans ces *Cahiers* » (Nancy) ; « c'est douloureux, mais ce n'est pas une révélation » (Finkelkraut) ; « cela ne fait que confirmer ce que tout lecteur un peu honnête sait depuis longtemps et ne change rien au fait qu'il ait été le plus grand penseur du xx^e siècle » (Luc Ferry)². Malgré les apparences, tout ne continue pas comme avant : on trouve à présent chez Trawny, Di Cesare, Nancy, Jean-Clet Martin des références explicites aux classiques du nazisme. On peut se féliciter de cette nouvelle lucidité,

2. in Éric Aeschmann, « Le testament antisémite de Heidegger », *Le Nouvel Observateur*, n° 2601, 11 septembre 2014.

puisqu'ils constituent en effet un remarquable corpus d'interprétation de Heidegger ; mais on peut s'interroger sur la banalisation qui s'ensuit et la radicalisation qu'elle autorise : ce serait une introduction de la philosophie dans l'antisémitisme.

Il serait déplacé d'exiger une parfaite cohérence de philosophes qui poursuivent le projet heideggérien de destruction de la rationalité, inutile de contredire des arguments qui ne sont que des éléments de langage ; mais il reste nécessaire de les replacer dans la stratégie en cours.

STRATÉGIE DE PETER TRAWNY

Peter Trawny depuis plus de quinze ans édite Heidegger sous le contrôle de la famille et dirige l'Institut Martin Heidegger. À part lui (et les ayants droit qui le mandent), personne n'a accès aux sources : ce monopole nimbe son propos d'une rare autorité. Les deux livres qu'il publie simultanément cet automne illustrent deux stratégies complémentaires.

Heidegger et l'antisémitisme. Sur les « Cahiers noirs » — Le premier, publié dans la prestigieuse collection des *Classiques du XXI^e siècle*, plaide pour reconnaître une portée philosophique à l'antisémitisme de Heidegger. Cela paraît une révélation, ce n'est qu'une confirmation. Comme Colomb l'Amérique,

Trawny aura été le dernier à découvrir l'antisémitisme de Heidegger et de son œuvre³, pourtant patent dans maint texte, dont celui qui appelait à « l'extermination totale », neuf ans avant la conférence de Wannsee.

Son essai se veut défense et illustration, car dans une lettre ouverte Trawny écrit « vouloir sauver » Heidegger. Par exemple, il dissocie les juifs de la « juiverie mondiale » et élève l'argument classique de l'exception⁴ au niveau d'un débat ontologique : Heidegger ne serait pas vraiment antisémite, car il exérait les Juifs en général et non en particulier. Trawny concilie ainsi

3. Dans *Die Geschichte des Seins*, GA 69, publiée en 1998, aurait dû figurer cette phrase : « il faudrait se demander sur quoi est fondée la prédestination particulière de la communauté juive pour la criminalité planétaire » (p. 78) ; Trawny la cite (2014a, p. 79), mais elle *ne figure pas* dans le tome mentionné. En effet, elle aurait été expurgée du manuscrit par Fritz Heidegger, ce qui en dit long sur les manipulations éditoriales de cette « Œuvre complète ». Trawny explique ainsi : « Dans la perspective de l'édition "de dernière main" [laquelle ? – FR], les éditeurs scientifiques et l'ayant droit du fonds ont alors décidé de ne pas publier la phrase » ; or l'éditeur scientifique n'est autre que Trawny lui-même : il semble découvrir aujourd'hui une phrase qu'il cite dans une pagination fantôme et qu'il avait obligamment omise voici quinze ans parce qu'elle témoigne d'un antisémitisme délirant.

4. Camus écrivait : « On est toujours sûr de tomber, au hasard des journées, sur un Français, souvent intelligent par ailleurs, et qui vous dit que les Juifs exagèrent vraiment. Naturellement, ce Français a un ami juif qui, lui, du moins... » (Albert Camus, *Combat*, 10 mai 1947).

l'appel à l'extermination et ce qu'il appelle « l'entente cordiale avec des Juifs » (2014a, p. 132). L'image irénique mérite d'être relevée, dans un argumentaire qui renvoie dos à dos juifs et nazis, Heidegger restant au-dessus du « conflit ». Or, « l'antisémitisme au plan de l'histoire de l'être » ne viserait personne, puisqu'« il est très difficile d'imaginer que ce contre quoi il se dirige soit incarné dans des personnes déterminées » (p. 134).

Trawny se situe ainsi « au-delà de l'apologie » (2014a, p. 32) et, de fait, dans la mise en œuvre du programme heideggérien. Il commente par exemple ce passage : « La question du rôle de la juiverie mondiale n'est pas raciale, c'est la question métaphysique portant sur la facture du type d'humanité qui, de façon absolument déliée de toute attache, peut assumer comme "tâche", au niveau de l'histoire mondiale, le déracinement de tout étant en dehors de l'être. » ; mais il omet de dire que pour Heidegger, l'Être (*Seyn*) est un mot couvert (*Deckname*) pour *Vaterland*, ce qui justifie le thème du « déracinement » (*Entwurzelung* est un mot clé nazi, de Hitler à Heydrich) dans un discours apparemment ontologique⁵.

5. Voir la lettre à Kurt Bauch, in Emmanuel Faye (dir.), *Heidegger, le sang, la communauté, la race*, Paris, Beauchesne, 2014, p. 270.

Trawny reprend alors la thèse favorite des apologistes que l'antisémitisme de Heidegger n'a rien de commun avec le racisme biologique des nazis. Certes, pour lui, la biologie comme les autres sciences ne pensait pas, enjuivée par l'esprit de calcul⁶ ; mais l'opposition entre les deux antisémitismes, « spirituel » et biologisant, reste sans fondement, car Hitler lui-même plaidait pour l'antisémitisme *geistig*⁷.

Pour garantir cependant que cet antisémitisme n'a rien de choquant, Trawny l'oppose par exemple à celui de Julius Streicher, tribun de brasserie, aux côtés duquel Heidegger n'a cependant pas dédaigné de siéger après la période du rectorat : « Si l'on compare les propos de Heidegger — qu'il a toujours gardés secrets devant les nationaux-

6. Soit, mais en qualité de recteur, il demanda la création d'une chaire d'Hygiène raciale ; il était par ailleurs l'ami de Eugen Fischer, directeur de l'Institut d'Hygiène Raciale, qui ne lui ménagea pas son soutien.

7. Au § 5 de son *Testament politique*, il déclarait : « La race juive est avant tout une race mentale. [...] Une race mentale, c'est quelque chose de plus solide, de plus durable, qu'une race tout court. [...] Le Juif, où qu'il aille, demeure un Juif. C'est un être par nature inassimilable. Et c'est ce caractère même, qui le rend impropre à l'assimilation, qui définit sa race. Voilà une preuve de la supériorité de l'esprit sur la chair !/ Nous parlons de race juive par commodité de langage, car il n'y a pas, à proprement parler, et du point de vue de la génétique, une race juive ». *Le Testament politique de Hitler*, Notes recueillies par Martin Bormann, 1945, avertissement de François Genoud, np.

socialistes — avec par exemple le *Stürmer* de Julius Streicher, alors ils apparaissent moins choquants⁸. » L'antisémitisme « moins choquant » n'est hélas pas moins dangereux que l'autre : d'une part il pourrait un jour séduire des gens de bonne compagnie, dont Trawny fait assurément partie ; d'autre part, il fonde dans une impressionnante histoire de l'Être (rien de moins) l'extermination elle-même⁹.

L'antisémitisme ne peut être séparé du nazisme, dont il est le fondement et l'apex. La singularité antisémite qui caractérise le *Reich* suffit d'ailleurs à affaiblir la notion confuse de totalitarisme qu'Arendt théorise pour mettre dans un même sac le Reich et l'URSS, tout en exceptant l'Italie fasciste.

On pourrait trouver incohérente la gamme des ennemis que désigne Heidegger, l'américanisme, l'Angleterre, les nomades sémites, l'Asiatique, le bolchevisme ; mais à la réflexion l'antisémitisme les réunit

8. « Heidegger et les *Cahiers noirs* », *Esprit*, août-septembre 2014c, p. 133-154 ; ici p. 134.

9. Cette histoire décalque celle du Salut, qui depuis le marcionisme jusqu'au millénarisme de Joachim de Flore, puis celui des nazis, Hitler et Carl Schmitt en premier lieu, a toujours justifié théologiquement les massacres de juifs. L'extermination, dit Schmitt, retarde la fin du Monde et permet au *Reich* millénaire d'établir son règne providentiel. Cet événement salvateur n'est autre que l'*Ereignis* heideggérien (cf. *GA* 69, 1998 p. 21 : « Die Vernichtung der Menschenschaft durch das Ereignis »).

tous, car l'Amérique enjuivée (les « judéo-nègres » selon Céline) et le bolchevisme se rencontrent dans le marxisme anglais symbolisé par Marx lui-même. La haine des Juifs devient ainsi le centre organisateur de sa pensée, organisée autour de la notion de combat (*Kampf*). L'antisémitisme reste ainsi le seul garant de l'unité architectonique d'une œuvre dont il constitue le *leitmotiv*, dans des rhapsodies exaltées, répétitives. Surtout à ce point d'obsession, il ne saurait être discuté : comment récuser la thèse du complot juif mondial, quand une simple objection est mise au compte de ce complot – par un auteur qui déplorait dès 1916 l'enjuivement des universités¹⁰ ?

Trawny laisse ainsi entendre que l'antisémitisme nazi serait une réaction somme toute compréhensible au communautarisme juif : dans des notes judicieusement dispersées, il multiplie les citations, d'Hermann Cohen à Theodor Herzl et Martin Buber (p. 57), comme du rabbin Prinz (p. 75), Freud (p. 69), voire Walther Rathenau (p. 139)¹¹.

10. Badiou dénonce pour sa part « le complot tenace de nos herméneutes moraux », désignant par là les auteurs de l'ouvrage collectif *Heidegger, le sol, la communauté, la race*, Beauchesne, 2014, sous la direction d'Emmanuel Faye (Lettre ouverte à Jean-Clet Martin, <http://strassdelaphilosophie.blogspot.fr/2014/04/lettre-dalain-badiou-propos-dune.html>)

11. Cette thèse insinuante trouve un écho chez Donatella Di Cesare, qui après tant d'autres, de Derrida à Fontenay ou Cassin, excipe de sa judéité

Comme le nazisme est une réaction aux menées juives, les erreurs de Heidegger seraient imputables aux Juifs¹². Mieux, Trawny légitime au passage le *Protocole des Sages de Sion*, affirmant que ce n'est pas un faux, puisqu'il n'y a pas de texte original (p. 71)¹³. Ce n'est qu'une « fiction », comme on pourrait le dire d'un roman ; elle a pourtant justifié des pogroms dans la Russie tsariste.

En bref, la guerre mondiale aurait été un affrontement entre deux peuples, l'un enraciné, les Allemands (et pas seulement les nazis), l'autre non, les Juifs. C'est ce que reprend le célèbre discours de Hitler au Reichstag du 30 janvier 1939,

pour légitimer Heidegger ; vice-présidente de la *Martin-Heidegger-Gesellschaft*, elle écrit, sans marquer la moindre distance : « Le Juif assimilé est en fin de compte le plus dangereux, parce qu'il se mimétise et se rend invisible » (dans « Heidegger, das Sein, und die Juden », *Information Philosophie*, 2/2014, pp. 8-21 ; ici p. 15 ; l'étoile jaune servait notamment à pallier ce danger). Elle entend exploiter ainsi « le potentiel révolutionnaire de Heidegger » (p. 13).

12. Plus généralement, l'extermination ne serait que la conséquence des menées juives. En abominant le calcul comme juif, Heidegger a notablement élargi la cible de l'antisémitisme à toute la modernité (de la rationalité même, aux Lumières, mais aussi à la technique). D'où l'insistance sur l'industrialisation de l'extermination : les Juifs, apprentis sorciers, ont été victimes de la technique qui incarne leur obsession calculatrice.

13. Il confond ici le document et le texte, dans une réfutation elliptique de Taguieff qu'il cite alors (*Le « Protocole des Sages de Sion »*. *Faux et usages d'un faux*, Paris, Berg International-Fayard, 2004).

accusant les Juifs de vouloir déclencher une guerre mondiale.

Trawny met en scène ce conflit en attribuant à Heidegger l'idée qu'une « pensée de la race » est commune aux Juifs et aux nationaux-socialistes (2014a, p. 68). Bref, il rivaliseraient de racisme. Si la *Rassegedanke* fait bien partie de l'idéologie nazie (le concept se trouve chez Heidegger comme chez Himmler), l'attribuer aux Juifs en général semble d'autant plus déplacé qu'il s'agit ici de renvoyer dos à dos bourreaux et victimes.

Bien entendu, Heidegger, comme il convient à sa grandeur, reste au-dessus de la mêlée et, selon Trawny, « tente de temps à autre d'appréhender de façon neutre le conflit » au sein de la machination » entre Juifs et nationaux-socialistes » (p. 68). Sa neutralité reste toutefois évasive, car il ne semble pas avoir appelé à l'extermination des nazis.

Comme les *Cahiers Noirs*, qui s'étendent de 1930 à 1970, ruinent les stratégies de dénégation et la légende d'une « erreur temporaire », pourquoi ne pas assumer l'erreur majestueuse ? Ce sera l'objet du livre suivant. Puisque Heidegger est un maître de la philosophie, ses écrits ouvertement antisémites ne sauraient en rien la diminuer, ils attestent sa grandeur, voire sa portée éducative.

Dans tous ces développements, Trawny adopte des tactiques

concordantes : (i) dissocier Heidegger et les nazis (auxquels il aurait caché ses positions antisémites, « possiblement critiques du régime »), pour le camper en dissident à l'égard du « national-socialisme réel » (p. 93)¹⁴ ; (ii) euphémiser constamment par des modalisations et circonlocutions ; (iii) cantonner l'antisémitisme aux *Cahiers noirs* (cf. p. 134) alors qu'il a été expurgé d'autres textes (y compris avec l'assentiment de Trawny lui-même), pour éviter sans doute ce qu'il appelle la « contamination » de sa pensée, métaphore biopolitique fort hygiéniste.

Mais un autre langage perce, quand Trawny parle de « la révolution de 1933 » (p. 94), de « la chorégraphie spécifique d'une révolution » (p. 102)¹⁵, de « l'acceptation d'un usage légitime du concept de "race" » (p. 93), et parle de « questions philosophiques séduisantes » enfin dépouillées du pathos d'époque (p. 105).

14. L'apologie prend un tour merveilleux quand Trawny écrit, sans aucune base documentaire : « Il semble évident que Heidegger a exigé [...] quelque chose comme l'abolition des lois raciales de Nuremberg » (2014a, p. 97).

15. La mot de *chorégraphie*, appliqué à la « Révolution » nazie, reprend une esthétisation nietzschéenne à la Riefenstahl. Le *Reich* ne serait-il qu'une version un peu militarisée du *Lac des cygnes* ? Dans le second ouvrage, la *chorégraphie* reviendra avec insistance dans des contextes complémentaires : « tragique », « de l'errance » (p. 36), « de l'être » (p. 40), ou *Choreographie* est bizarrement traduit par « rythmique poétique »).

La liberté d'errer, avec Heidegger. — Avec le second ouvrage, Trawny change alors de genre et complète un projet global de radicalisation. Il ne s'agit plus d'un essai académique à fonction de commentaire, mais d'un manifeste intellectuel en 26 points, se référant à Heidegger comme guide de la pensée d'aujourd'hui et dirigé contre le « politiquement correct ». Il est publié chez un éditeur plutôt libertaire et marqué à gauche, Indigène, qui a notamment publié Stéphane Hessel et Cohn-Bendit. En Allemagne, l'ouvrage est sous-titré : *Heideggers An-archie*. L'incipit et les titres de section à tonalité nietzschéenne, vaguement sarcastiques, marquent un stratégique retour à Nietzsche, car les *Cahiers noirs* rivalisent avec l'écriture nietzschéenne et les heideggériens de droite et de gauche communiquent par ce langage commun. Le titre français vaut programme :

1/ *Liberté.* — La liberté ici libérée est celle de la transgression, il s'agit bien de libérer la liberté selon un mot d'ordre en vogue dans le monde de la dérégulation. Le crime est ainsi libération, quand Trawny écrit : « Être hors de soi, l'extase des flammes et de l'anéantissement, tout cela rentre dans la définition de la liberté¹⁶. » Certains commentateurs

16. Peter Trawny, *La Liberté d'errer, avec Heidegger*, Montpellier, Indigène, 2014b, p. 47 [« Außer sich zu sein, die Exkstase

ont déchiffré ce message, comme Patrice Bollon, qui écrit dans *Le Magazine littéraire* (n°547, p. 24) : « Son parcours sous le nazisme fut d'abord celui d'un extrémiste aux visions ivres, quasi insensées – quoique, sur le fond, *défendables et même aujourd'hui à méditer* » (je souligne). C'est précisément ce genre d'éloge dionysiaque qu'appelle cette défense de la liberté.

2/ *Errer*. — Le titre allemand, *Irrnisfuge*, littéralement *Fugue de l'erreur*¹⁷, est un calque décalé de *Todesfuge* (fugue de la mort), titre du poème de Celan publié en 1952 et devenu si célèbre en Allemagne qu'il figure dans tous les manuels scolaires. L'épigraphe empruntée à Celan le confirme, malgré la dénégation de Trawny : « sans nulle allusion intertextuelle » (2014b, p. 10). Quand on lit « erreur » (*Irrnis*), il faudra donc lire « mort » (*Tod*), puisque cette erreur fut meurtrière :

der Flamme und des Sturzes, gehört zur Freiheit]». L'extase de la flamme peut renvoyer au *Feuerspruch*, invocation prononcée par Heidegger en 1933 lors d'un autodafé symbolique de livres. *Sturz* est aussi un grand mot des offensives nazies, de la *Blitzkrieg* ; par exemple, *Stuka* abrège *Sturzkampfflugzeug*, adapté en « avion de combat en piqué ».

17. La traduction française par *errance* fait de l'erreur une sorte de randonnée sans but, surtout dans le contexte initial de « *Irrnis der Lichtung* » (*GA*, 81, p. 316, traduit par « fugue d'errance de l'éclaircie », p. 10) ; la traduction de *Irre* par le même *errance* reste quelque peu euphémique, car ce mot signifie *égarement* (ainsi, une *Irre* est une folle).

Irrnis devient ainsi un mot couvert (*Deckname*)¹⁸.

La liberté d'errer devient dès lors la liberté d'appeler au meurtre, voire de tuer (et Trawny rappelle le jugement d'Arendt qui voyait en son maître un « assassin potentiel », 2014a, p. 146). Mais bien entendu l'erreur, à la différence du crime, n'entraîne aucune responsabilité, si bien que le meurtrier n'est pas coupable (« dans cette errance, il n'y a ni responsabilité ni faute » (2014b, p. 57 ; « in der Irre gibt es weder Verantwortung noch Schuld ») ; en revanche, les victimes sont inhumaines, ou du moins posent des questions qui le sont (2014b, p. 50 ; « unmenschliche Fragen »).

Malgré les dénégations, un lien demeure entre « erreur » et mort : « "Fugue d'errance" et *Fugue de mort* seraient-ils fait l'un pour l'autre ? » (p. 62) ; oui, comme le criminel et la victime. Le crime devient même le critère de la vérité : « Finalement, vérité et errance paraissent se confondre » (p. 45). Le mal, c'est « l'oubli de l'origine de la liberté de tuer » (p. 49) : la liberté n'est pas *liberté pour* mais *liberté de*, en bref la réalisation de la volonté

18. Le renvoi est d'autant plus clair que Heidegger, soucieux de la purification ethnique de la langue allemande, évitait scrupuleusement les romanismes, comme *Fuge*, sauf dans les contextes antisémites (cf. sur *commercium* dans *Sein und Zeit*, l'auteur, in E. Faye (dir.), 2014, p. 274, ou sur *brutalitas* dans les *Cahiers noirs*).

de puissance. Le mal, c'est l'interdiction de tuer, intolérablement normative.

Le slogan « Befreiung zur Freiheit » (*GA* 96, p. 230) prescrit ici de se libérer de toute loi, d'instituer un état d'exception où la pensée n'ait pas à s'embarrasser de rationalité ni d'éthique ; mais aussi d'exploiter la séduction *trendy* d'un motif ultralibéral déjà de mode : en septembre 2014, le défilé-manif de Lagersfeld pour Chanel s'ouvrait par une pancarte *Free Freedom*.

« À qui pense grandement, il faut errer grandement¹⁹ », cet adage heideggérien en incipit (p. 13) a pour fonction de disculper, de transformer l'erreur en indice voire preuve de génie, et même de la prescrire (*muß* engage un devoir, non une éventualité). La grandeur se légitime si bien elle-même qu'un simple appel au meurtre n'exprime pas une aussi grande pensée qu'un appel à l'extermination. La grandeur (*Grösse*) est précisément la qualité que Heidegger reconnaît au nazisme dans *Die Zeit* en 1953, et quand, dans son entretien au *Spiegel*, il semble considérer son adhésion au national-socialisme comme une « grosse Dummheit » (grosse bêtise), *gross* garde en fait une valeur laudative.

19. « Wer groß denkt, muß groß irren », *Aus der Erfahrung des Denkens*, Pfullingen, Neske Verlag, 1963, p. 17.

Ainsi la grandeur que l'on attribue à Heidegger appartient-elle à ses catégories : Ferry, Finkielkraut, Marion, Bernard-Henri Lévy, Badiou et Cassin renchérissent si bien que cette grandeur lustrale, désormais élément de langage, dispense de préciser en quoi elle consiste, puisqu'elle émane naturellement du Philosophe, forme académique du Surhomme. Qui la conteste étale sa petitesse.

3/ *Avec Heidegger*. — Le ton reste apologétique : d'une part Trawny euphémise, badine presque, invoque l'esprit du temps et fait de l'antisémitisme un complément presque anecdotique à l'icône : « le skieur, la hutte, le recteur arborant l'insigne du parti, l'ésotérisme philosophique, l'enseignant, l'amoureux, le penseur rigoureux » (2014b, p. 19).

Mais revendiquerait-on la liberté d'errer avec Cassirer ou Husserl ? Ici le Maître n'est plus simplement l'exemple d'une pensée, mais un guide pour l'action politique. En réclamant la liberté d'errer avec lui, on s'engage à prolonger son action.

Ici encore, des juifs servent de caution. Heidegger, comme bien d'autres, a eu des étudiants juifs ; peut-être en a-t-il séduit par le messianisme rampant de son propos (comme « seul un Dieu peut nous sauver », dans *Wozu Dichter ?*), voire par le soupçon obscur que les Juifs tenaient une place centrale dans sa pensée. Trawny cautionne

le propos heideggérien par les références à des auteurs juifs comme Szondi, Adorno, et surtout les épigraphes empruntées à Celan, mentionné 15 fois dans *Irrnisfuge*, et au centre du §24 ; enfin, par l'argument emprunté à Kertész qu'Auschwitz serait un « mythe » (Kertész entend par là que l'extermination est devenue, outre un objet historique, une sorte de matière littéraire). Pourquoi donc ne pas admettre, voire admirer, ce que tant de Juifs et de Juives exemplaires, Arendt, Blochmann et Kaléko en tête, ont tant prisé ? Voilà ce que suggère Trawny après tant d'autres.

Dans ce texte dont la teneur et la facture sont démarquées des *Cahiers noirs*, le style a changé, les précautions oratoires et modalisations académiques disparaissent au profit d'affirmations lapidaires ; il se veut cependant tendance : phrases d'un mot, comme dans certains journaux midinette, slogans simplistes comme : « „Europa“ ist auch „Auschwitz“ » (§25).

Une réfutation de ce manifeste serait oiseuse. Concluant d'ailleurs par le refus de toute argumentation au bénéfice du mythe, Trawny y manie à merveille la dialectique « déconstructive », refuse la technique aporétique qui a fondé le dialogisme philosophique, et se contredit posément ; une série d'esquives permet de tenir un double langage qui théorise sa propre irresponsabilité,

et de récuser quiconque voudrait isoler une thèse, toujours contrepointée par une autre – qui masque les silences. La nonchalance argumentative milite pour l'émancipation de la rationalité. Ce défilé d'idéologèmes suscite une déréalisation généralisée qui résulte de ce que Derrida appelait la « bonne volonté de puissance ».

Trawny développe et actualise les thèses heideggériennes, avec une inflexion notable en direction d'un public intellectuel « de gauche », comme le marque la référence à Lyotard et à sa théorie des « grands récits ». Parmi eux, le *Protocole des Sages de Sion*, et... « Auschwitz » : « *Les Protocoles des Sages de Sion* vont cependant de pair avec « Auschwitz ». Il sont une pièce du grand récit de l'errance, telle qu'elle est le fruit de la narration heideggérienne » (2014b, p. 72). Trawny met ainsi sur le même plan un faux de la police tsariste et le génocide le mieux documenté de l'histoire mondiale. Mais comme la fin des grands récits est la cause du « désenchantement du monde » (Trawny se réfère ici à Max Weber), voici Heidegger campé en enchanteur à la fin de son manifeste : faisant du mythe l'horizon de la philosophie, il la réenchante (§24).

Ses continuateurs sont alors désignés (§25) : quand Badiou, « philosophe remarquable » (*hervorragenden Philosoph*), dans son

Introduction à la philosophie, met en scène la rencontre de Heidegger et de Celan comme celle de la Philosophie et de la Poésie, il prolonge ainsi d'autant mieux la pensée heideggérienne que pour lui aussi « l'histoire est de l'ordre de la "Révolution culturelle", etc. » (p. 63).

Enfin, Nancy apparaît, dernière caution du manifeste, avec *Vérité de la démocratie*. Trawny sait bien qu'il est tout entier dirigé contre l'institution démocratique elle-même ; dans un collectif récent, avec Agamben, Badiou, Žižek et coll., *Démocratie, dans quel État ?* (Paris, La Fabrique, 2009), Nancy oppose la démocratie élective, sans fondement selon lui, à la communauté, dont il est un des principaux théoriciens aujourd'hui. En égalant, comme Badiou et Žižek, *communauté* et *communisme* idéalisé, il omet de préciser que *communauté* est la traduction officielle du concept nazi de *Gemeinschaft* (opposé à la *Gesellschaft*) et que le livre majeur du Maréchal Pétain s'intitule *Principes de la Communauté*. Le thème de la communauté est devenu dans toute l'Europe un des axes majeurs de la théorie politique des rouges-bruns aujourd'hui.

Trawny ne cite à l'appui direct de son propos aucun philosophe allemand vivant, car, comme Heidegger avant lui, au temps de la *Lettre sur*

l'humanisme, Trawny mise sur la France — où il sait trouver des tribunes prestigieuses et un retentissement international, alors que son propos est accueilli en Allemagne avec une circonspection justifiée²⁰. L'indifférence aux scrupules philologiques et la nonchalance affectée inscrivent son discours dans le courant de la *pop* philosophie, relevée de sentences oraculaires coruscantes. Il assume ce qu'il nomme à bon droit des idéologèmes. Une idéologie n'obéit à aucun principe de réalité, elle peut instrumentaliser les sciences, ici l'histoire en premier lieu, mais elle impose un délire, ce que l'on appelle une vision du monde (*Weltanschauung*, devenue critère de la vérité).

La chute militaire de l'hitlérisme n'a pas entraîné de défaite intellectuelle du nazisme, sauf peut-être en Allemagne. Le corpus des penseurs nazis, Heidegger et Schmitt en tête, constitue une réserve de violence qui ne demande qu'à être réactivée.

La séquence *dénégation* > *euphémisation*, *banalisation* > *réaffirmation* est

20. Il écrit dans la préface à l'édition française : « Nous avons dû et devons prendre note du soupçon selon lequel en Allemagne nous nous sentirions obligés de caractériser toute opinion non philosémite comme antisémite » (2014a, p. 19). L'insinuation est claire : nous serions contraints au philosémitisme — ce que Badiou et Hazan suggèrent pour leur part dans *L'Antisémitisme partout* — et que Dieudonné dénonce dans sa croisade contre le politiquement correct.

en train de s'accomplir sous nos yeux en répétant la progression mise en œuvre par Heidegger lui-même après la guerre. C'est ce programme que met en œuvre aujourd'hui Trawny : le premier ouvrage reconnaît et banalise, le second réaffirme.

Pour cela, il faut détruire la dimension critique de la philosophie, indissociable de la rationalité ; en finir avec la raison et sa servante l'argumentation, évidemment dés-humanisante : « Là où l'être humain en tant que tel est déjà doué de raison, le philosophe deviendra alors une machine rationnelle, un robot destiné à calculer au plus juste le bien-être de l'humanité » (p. 59). « L'argument : clé d'un monde qui a renoncé au mythe. Sa vérité – la rationalité – n'affronte pas le grand Récit » (p. 64 ; voir aussi : « Le drame de la pensée s'est évaporé dans l'univers de l'argument », p. 66).

Il n'y a donc plus de vraies valeurs : « Patrie, frontière, poésie, lieu, communauté, unisson : dans le hall de transit universel que forme la technique, rien de tout cela n'a voix au chapitre » (p. 41 : « Heimat, Grenze, Erde, Dichtung²¹, Ort, Gemeinschaft,

Stimmung », les thèmes identitaires résonnent dans l'unité de *Heimat* et de *Gemeinschaft*²²).

Le rôle de la philosophie est de réenchanter ce monde par le mythe, pour créer le réel : « Le réel est récit » (p. 38), et « La philosophie [...] devient, elle aussi, la matière d'une intrigue composant un grand récit occidental » (p. 38). « Prendre part au grand Récit est indispensable à quiconque veut penser » (p. 50) ; pourquoi pas « le grand récit dans lequel se tiennent les *Protocoles* » (p. 56, n. 61), si poétique : « pour autant que la Shoah appartienne à la poésie du monde... » (p. 61) ?

UN ENJEU POLITIQUE BIEN PRÉSENT

Commentaire apologétique des *Cahiers noirs*, le premier livre de

que le poète. [...] La poésie acquiert ainsi une dignité plus grande, elle reprend à la fin sa fonction première – celle d'instruire l'humanité ; car la philosophie, la science et l'histoire disparaîtront, seule la poésie survivra à toutes les autres sciences et à tous les arts » (« Pour un idéal purement artistique », in *L'Avenir de l'Allemagne*, Paris, Éditions Fernand Sorlot, 1936). Ceux qui disculpent Heidegger de son engagement nazi en rappelant ses louanges de la poésie gagneraient à méditer ce propos. On trouve 55 occurrences de la famille de *Dichtung* dans l'opuscule de Trawny, où *Dichtlosigkeit* (« a-poéticité, désenchantement) répond à *Ortlosigkeit* (« non lieu » (?), déracinement).

22. Le traducteur a oublié *Erde*, pourtant si *Blut und Boden*. *Lieu* pour *Ort* reste éthéré : il s'agit d'un endroit précis, par exemple un village.

21. Trawny écrit : « La pensée (et la poésie), tel est le seul et unique élément capable de pourvoir le monde et l'histoire en significations » (p. 11). Alors que Stefan George portait le poète en *Führer* idéal et Brasillach le *Führer* en poète, Hitler lui-même écrit : « Le philosophe doit avoir autant de force esthétique

Trawny reste pour l'essentiel dans le domaine de l'interprétation académique, fût-elle biaisée, et garde une apparence rassurante voire salubre qui lui a valu le suffrage d'intellectuels comme Maurice Olender ou Mehdi Belhadj Kacem. En revanche, le second donne les gages nécessaires aux milieux intellectuels radicaux, ainsi que des directions pour le renforcement d'une internationale rouge-brune, qui va de Zizek et Badiou à Douguine²³. Bien entendu, les intentions de l'auteur restent irréprochables, mais son manifeste pourrait bien les avoir dépassées.

Gianni Vattimo fit jadis la distinction entre gauche et droite heideggériennes²⁴. Il ne s'agit évidemment pas de gauche et de droite parlementaire, mais de radicalisme révolutionnaire et de nationalisme : leur union délicate est une spécialité française, depuis le ralliement inconditionnel des blanquistes au général Boulanger, à Sorel (décisif pour Mussolini), jusqu'à Doriot, voire aux négationnistes anarchisants de la Vieille Taupe.

23. Qui veut « lier les formes les plus radicales de la résistance nationale aux formes les plus radicales de la résistance sociale » (Manuel Ochsenteiter, « Der Vordenker », in *Zuerst*, 2013, 3, p. 73-77 ; ici p. 75).

24. C'est d'ailleurs le soutien d'heideggériens marxisants qui a évité à Heidegger d'être condamné à la prison par les autorités de la zone d'occupation française.

De longue date, l'antisémitisme du Maître n'a aucunement troublé la droite heideggérienne (on se souvient des lettres de soutien adressées par Jean Beaufret à Robert Faurisson). En revanche, la gauche radicale répugne à l'antisémitisme ouvert et au nationalisme qui l'accompagne. Par exemple, Badiou se défend haut et fort d'être antisémite²⁵. L'apologie de Trawny entend surmonter ce différend.

Même si les attendus et les références diffèrent, la droite et la gauche partagent les mêmes ennemis, la mondialisation, l'américanisme, la modernité technique, bref l'Occident, symbolisé par l'Europe. Ils lui reprochent son libéralisme, entendant tout à la fois l'ultralibéralisme économique, la bénigne démocratie et le souci des droits de l'homme²⁶. Badiou, Agamben, n'ont pas de mots assez durs pour

25. Quand Badiou, avec Éric Hazan, titre son apologie pamphlétaire *L'Antisémitisme partout* (Paris, La Fabrique, 2011) il calque *Je suis partout*, célèbre feuille antisémite florissante sous l'Occupation. Cela évoque ce qu'il appelle le « pétainisme transcendantal » : ceux qui dénoncent l'antisémitisme prennent ainsi la place de ceux qui dénonçaient les Juifs. Cette ironie délicate s'affirme quand il s'en prend aux philosémites (qui seraient des « antisémites qui aiment les juifs » ; 2011, p. 11).

26. Quant aux droits de l'homme, réputés forcément ethnocentriques, on omet que leur Déclaration universelle a été adoptée par tous les états fondateurs de l'ONU, et qu'ils restent fondateurs d'une citoyenne mondiale supérieure à tous les nationalismes.

ces illusions dangereuses ; mais il revient à Nancy de tirer des *Carnets noirs* la conclusion que pour en finir avec l'antisémitisme, il faut en finir avec l'Occident.

Depuis la Libération, la lustration du nazisme a notamment consisté à mettre ses crimes sur le compte des ses pires ennemis : les communistes (il serait une réaction antistalinienne), les Juifs (qui menaçaient l'Allemagne), l'Europe et la démocratie (cf. Milner, *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*), voire les Lumières (qui seraient la matrice de toute Terreur, selon Nolte), la modernité technique (selon Heidegger) ou tout simplement la rationalité²⁷ (que les nazis auraient portée à son comble).

L'antisémitisme serait donc au fondement du psychisme occidental, voire de l'ego cartésien : cela ressort de la conclusion fataliste de Trawny : « Ce que l'antisémite est, c'est "moi" » (2014b, p. 18 ; [Der Antisemit – bin „ich“] ; les guillemets écartent heureusement l'aveu). La conclusion de Nancy vise alors naturellement l'Occident : « à nous maintenant de dérouter voire d'égarer le destin occidental. Et d'en finir ainsi avec l'antisémitisme » (*loc. cit.*).

27. J'ai même entendu un président de la Sorbonne vilipender Aristote en conclusion d'un colloque sur l'extermination.

À l'Europe démocratique, supranationale et plutôt cosmopolite, il faut opposer un projet identitaire, tel qu'il s'exprime dans le concept heideggérien et plus généralement nazi de *Gemeinschaft* (Communauté), mis en place au §74 de *Sein und Zeit*. C'est le point décisif de la rencontre entre les nationaux-bolcheviques russes et les rouges-bruns européens. Les nazis, sans se résigner au pessimisme de Spengler, voulaient remédier au destin de l'Occident et le régénérer dans la Grande Europe Allemande, et Heidegger parle ainsi de « la responsabilité occidentale » des Allemands (*GA*, 16, p. 378 et Trawny, 2014a).

Cette responsabilité échoit à présent à la Russie de Poutine²⁸. Co-fondateur en 1994 du parti national-bolchevik (*nazbol*), Alexandre Douguine, réputé l'éminence grise de Poutine, anime depuis 2001 le mouvement Eurasia, qui milite pour un Empire eurasiatique, bref une Europe dominée par la Russie, de Dublin à Vladivostok. Or il s'appuie principalement sur Heidegger, comme en témoigne son ouvrage

28. De longue date, des milieux d'extrême-droite européens ont vu dans la Russie le réservoir génétique de la race blanche. Dans son discours du 17 avril 2014, Poutine a vanté le « code génétique russe très souple, très résistant, notre avantage concurrentiel », et « l'homme du monde russe » (*Rousski mir*) mû par « un objectif moral supérieur ».

Martin Heidegger: The Philosophy of Another Beginning (2010)²⁹.

La haine de la démocratie, de l'Europe et de l'Occident servent un projet politique général. Aujourd'hui, c'est l'éclatement et la disparition de l'Europe autonome et son intégration dans l'Eurasie qui est en jeu³⁰. Éclatement tout d'abord des États, dans l'Europe des indépendantismes — et Julio Quesada a par exemple souligné la popularité de la pensée identitaire de Heidegger chez certains indépendantistes catalans, basques et galiciens. Ensuite, des institutions supranationales contre lesquelles partis d'extrême droite partout en essor en Europe, comme en Slovaquie et en Hongrie, font campagne en s'ingéniant à les para-

lyser. Enfin, l'eurasisme gagne du terrain, littéralement, en Ukraine, dans les régions de la Crimée et du Donbass³¹, comme en Moldavie avec la « Transnistrie », etc.

Sur ces points, les convergences avec nos rouges-bruns sont nombreuses. Badiou déclare ainsi : « La Crimée est un symbole de la Russie depuis longtemps », et justifie l'occupation russe : « on a le sentiment d'être en Russie », tout en désignant les manifestants de Maïdan comme des partisans du « séparatisme ukrainien ». Les prorusses ne sont pas des séparatistes, ils s'unissent à l'Eurasie, alors que l'Europe ne serait dans l'affaire qu'un « opérateur local » de la mondialisation³². Il ne s'agit plus, comme on l'a dit un peu vite, de philosophie de salon ; on sait,

29. Moscou, Academic Project, 2010 ; tr. angl. Washington, Washington Summit Publishers, 2014 ; voir notamment son commentaire du *Geviert* (quadriparti ou svas-tika), p. 121-126. Les implications politiques de cet ouvrage sont développées dans *The Fourth Political Theory* (Londres, Arktos, 2012). Traducteur de Julius Evola, Douguine se réfère aussi à Werner Sombart, Klaus Haushofer, Ernst Niekisch (théoricien de l'aile ouvriériste du nazisme) et bien entendu Carl Schmitt. Il est fort bien accueilli par les heideggériens allemands (voir notamment son dialogue consensuel avec Friedrich-Wilhelm von Hermann, principal éditeur de la *Gesamtausgabe* : <http://m.youtube.com/watch?v=b93z2yPo4pA>).

30. Alexander Dugin: *Russland muss Europa erobern* (la Russie doit conquérir l'Europe) : <https://www.youtube.com/watch?v=e-oH58VA5Rw>

31. Douguine a récemment publié un dithyrambe à Igor Strelkov, l'officier des renseignements militaires russe (*GRU*) qui dirigeait jusqu'en juillet 2014 en Crimée et au Donbass (avec le grade de ministre de la Défense). Fils d'un général du *GRU*, soutenu et financé par ce service, Douguine représente l'aile la plus militariste du pouvoir russe.

32. Au micro d'Aude Lancelin (<http://reunion.orange.fr/loisirs/videos-reunion/actuel-et-politique/contre-courant-alain-badiou-sur-la-crise-ukrainienne.html>) : Badiou n'est pas isolé ; à *Russia Today*, le chef du FPÖ, Heinz-Christian Strache affirme que « l'escalade a été provoquée par l'Union européenne et les États-Unis ». Nigel Farage assure que l'UE a « du sang sur les mains ». Le chef de l'Aube dorée, le parti nazi grec, appelle à « tourner le dos aux sionistes américains et aux usuriers occidentaux » et à faire alliance avec la Russie.

depuis Cassirer, que l'irruption du mythe dans l'histoire s'accomplit par un bain de sang : « La question fondamentale quant à l'essence de l'histoire reste non posée, aussi longtemps que la méditation ne touche pas à la question de savoir si le *délire* (*Wahnsinn*) n'appartient

pas à l'accomplissement de l'histoire³³. » Tel doit être « l'autre commencement ».

N.B. : J'ai plaisir à remercier Astrid Guillaume, Sidonie Kellerer, Gaëtan Pégny, Livia Profeti, Emmanuel Faye.

33. Heidegger, *GA 96, Überlegungen XIV*, 105, p. 233.